

—Et cette chose?... demanda Simone en enveloppant Maurice de ses yeux superbes.

—C'est l'amour !

—Pour qui parlez-vous ? Pour lui ou pour moi ?

—Même pour vous. Mais ce n'est pas de votre faute. Aujourd'hui tout semble concourir à la suppression de l'amour : l'éducation, les mœurs, la vie qu'on mène. Le roman lui consacre une ironie douce. Le théâtre le montre comme Molière montrait les médecins. Les jeunes filles ne demanderaient pas mieux que d'aimer ; en sont-elles capables ? Avez-vous vu des Chinoises, des vraies, de celles dont on a déformé les pieds depuis l'âge de quatre ans ? Demandez-leur si elles sont capables de marcher ! Les pauvres ! Non seulement on leur a rendu la marche impossible, mais encore on les a persuadées que cet exercice est chose inconfortable et vulgaire.

Simone, avec un singulier sourire, ferma les yeux.

—Bien ! soupira-t-elle. Voilà qui est entendu. Je suis une Chinoise. Et, naturellement, ça ne se guérit pas ?

—Oh ! mademoiselle, ne souhaitez pas à la Chinoise de s'éveiller un beau matin avec le goût de la promenade. La malheureuse ! Quel martyre !

—Alors, il ne faut pas aimer ?

Cléguérec demeura quelques instants sans répondre. Le coude appuyé sur la table, la tête penchée sur sa main, il avait ce regard dans le lointain fréquent chez lui, très doux, un peu voilé, qui tirait un charme puissant de son contraste avec l'énergie du personnage. Tout à coup ses traits s'animèrent et s'embellirent d'un éclair d'inspiration ; et cependant ce fut avec une sorte de tristesse qu'il répondit :

—Non, il ne faut pas aimer, si l'on imagine le bonheur dans le repos du sybarite, pour qui toute peine et tout effort sont d'insupportables maux ! Il ne faut pas aimer, si l'on craint que le printemps n'apporte, avec la rose, les épines qui déchirent. Mais, au contraire, il faut aimer, il faut se plonger dans l'infini et dans l'éternel de l'amour, si l'on est de la race des forts, assez intrépide pour acheter cette suprême joie par l'inévitable paiement des suprêmes souffrances. L'amour embaume, il fleurit, il colore la vie ; mais il fait saigner le cœur par des blessures profondes. Et cependant l'amour est le printemps, c'est le bonheur, c'est la richesse. Le cœur qui aime chérit sa blessure ; il est fier de sa souffrance ; il s'épanouit sous la rosée de ses larmes, et ce Prométhée sublime n'a qu'une crainte : voir s'envoler le vautour cruel et adoré !

Simone écoutait sans faire un mouvement, la tête légèrement avancée du côté de Cléguérec. Ses lèvres s'entr'ouvraient peu à peu, sa respiration se précipitait ; dans ses yeux brillait une lueur confuse d'aurora. Quand Maurice eut fini de parler, elle attendit quelques secondes. Puis, détournant la tête et quittant sa chaise d'un effort lassé, elle dit :

—Ne soyons pas cruels pour ma mère, qui tombe de fatigue. Il est temps que je vous renvoie. Mais il serait charitable de revenir quelquefois.

VII

—On ne vous a pas vu hier, dit le général à Maurice quand le jeune homme entra dans son cabinet, le surlendemain du bai. Qu'avez-vous fait ?

—Trois visites. Une à Versepuis, mon associé ; une à la comtesse Gravino ; une à mesdames de Montdauphin.

—La fortune, l'amour et l'amitié ; journée bien remplie ! Mais, mon brave, j'ai quelque peine à vous passer ce confiseur à qui vous serrez la main dans le monde, comme à un intime.

—Pourquoi pas ! C'est un honnête homme et le sucre forme un lien entre nous. Je tire le mien de la terre. Versepuis est devenu riche en vendant le sien six francs la livre, après l'avoir acheté dix sous. Croyez-vous que je ne serais pas, dès demain, confiseur dans la Prairie si j'étais sûr d'une clientèle ?

—Vous savez qu'il se met sur les rangs pour épouser la petite Montdauphin depuis que Lavaudieu a fait décamper son fils ? Quelle drôle d'histoire ! Tous ceux qui ont un rôle

dans la comédie sont fous, aveugles ou odieux. J'espère bien que vous n'allez pas vous fourrer là-dedans, malgré les mamours qu'a dû vous faire cette pauvre marquise.

—Elle ne m'a pas fait de mamours, je vous assure ! Elle avait bien trop sommeil pour cela !

—Que dites-vous de sa fille ?

—Elle est très belle et mérite mieux qu'un Versepuis, je l'avoue.

—Vous pouvez ajouter qu'elle mérite plus qu'un Alain de Lavaudieu.

—Leur roman n'est donc plus un secret ?

—C'est le secret d'une cinquantaine d'amies de la jeune fille, d'autant de camarades du jeune homme et de quelques centaines de collègues du cercle de son papa.

—Pauvre petite ! Elle me fait une grande pitié, d'autant plus qu'elle me traite en ami véritable.

—Je vous en félicite, car le rôle est délicieux. Mais gare à l'amour !

—Hélas ! mon général, je voudrais bien devenir amoureux.

—A Paris. Eh bien, et la comtesse ? Le salut se trouve peut-être là ! Est-ce qu'elle vous a également traité en ami, la belle Mathilde ?

Cléguérec passa rapidement sur sa visite à l'hôtel Gravino. Pour la discrétion non moins que pour d'autres manies de l'autre siècle, ce dépaycé n'était pas dans le mouvement. Le général, qui connaissait à fond son Cléguérec, n'en fut pas dupe.

—Fameux médecin pour la maladie que vous craignez ! dit-il. Capiteuse en diable, cette femme là ! Toutefois on prétend qu'il ne faut pas s'en rapporter à son abord... incandescent. Je l'ai entendu comparer à ces appareils frigorifiques, vomissant la flamme et la fumée, d'où sort, le moment venu... un beau morceau de glace.

Sur quoi, Maurice ayant accusé de devenir très mauvaise langue, M. de Berdoud répondit :

—Voilà ce que c'est que de passer des moitiés de nuit à entendre bavarder les douairières.

Le jeune homme emporta de cette conversation un désir plus vif encore d'être utile à Simone, et en même temps par la crainte d'en être réduit par la force des choses à une stérile bonne volonté. Quand ils se rencontraient dans le monde, ils causaient longuement, sous prétexte de "cotillon". Mais les réunions dansantes étaient clairsemées, l'hiver commençait à peine.

Souvent Cléguérec venait tenir compagnie à Simone et à sa mère après leur dîner. La marquise ne dormait pas toujours. Qu'elle dormit ou non, la conversation des jeunes gens était exactement la même, sérieuse, gravement amicale, un peu triste. Rarement le nom d'Alain sortait de leurs lèvres. D'ailleurs, le jeune homme n'écrivait plus ou du moins la comtesse Gravino ne communiquait plus ses lettres. On ne la voyait jamais chez les Montdauphin. Quant à Maurice, il était allé lui faire, à son "jour", la visite réglementaire. Puis les choses en étaient restées là.

Ce serait mal connaître la belle Mathilde que de croire qu'elle en avait l'âme brisée. Un reste d'imagination de pensionnaire, demeuré vivace en cette mondaine comme une fleur échappée aux pieds des passants, s'était ranimé à la lecture de certaines lettres d'Alain. Dévorée comme tant d'autres de la soif du nouveau, elle avait employé à des rêveries romanesques ce lourd déceuvrement qui étouffe les Parisiennes de novembre à janvier, et dont profitent utilement les hommes d'expérience. Elle s'était fabriquée ainsi un Cléguérec fougueux, irrésistible, et, prévenue de l'arrivée prochaine de son héros, elle avait eu le joli frisson d'une jeune lionne qui entend les pas du dompteur s'approcher. Mais un héros en habit noir n'est plus qu'une moitié de héros ; ce coureur de Prairie, sans son grand chapeau de feutre et sans le pantalon de cuir à franges, n'était plus qu'un coureur de salons. Mathilde avait dû, pour lui faire toutes les avances qu'elle avait faites, en appeler quelque peu du Cléguérec de la réalité au Cléguérec de ses rêves.